



## SPÉCIAL POLAR



# Padura, l'hérétique de La Havane

Ce fan de Hemingway a donné vie au plus célèbre enquêteur de Cuba. Qui es-tu, Leonardo Padura ?

PAR JULIE MALAURE

Une barbe si « Fidel » qu'elle semble avoir résisté à tous les embargos, une existence que l'on imagine en manches courtes, à fumer des barreaux de chaise. A 59 ans, Leonardo Padura fascine. En 1991, il amorçait la publication de sa tétralogie « Les quatre saisons », mettant pour la première fois en scène son enquêteur, Mario Conde, enfant de la révolution castriste, né comme Padura dans les années 50. Depuis, Conde est devenu un véritable monument

littéraire. Un antihéros, *hard boiled*, dirait-on à l'américaine s'il n'était cubain, un policier pas fait pour le métier, qui se rêve écrivain et qui se défroquera même au quatrième tome de ses aventures (la série en compte huit) pour devenir revendeur de livres d'occasion, entouré de copains aussi usés que son chien. Chez Padura, on sirote du mauvais rhum de contrebande, on magouille, on fait l'amour et la sieste « *comme une obligation dictée par le fatalisme géographique tropical et le meilleur héritage ibérique* ». Bref, on lit un portrait atmosphérique de Cuba par le biais du roman policier. Atmosphérique, mais aussi critique, tant le romancier n'a de cesse d'épingler, avec l'arme de l'ironie des Cubains de sa génération, une île confite dans la corruption.

**Tranchant.** Leonardo Padura (ci-dessous) publie « Hérétiques », son polar le plus critique sur Cuba.



JULIEN FAURE - MATIAS/OPALE



Parce que Padura, avec son Mario Conde, fait également figure de père d'un nouveau genre, le polar social. A la façon de Jean-Patrick Manchette avec le « néopolar » dans la France des années 70, repris par Paco Ignacio Taibo II au Mexique, l'arrivée de Padura dans la sphère littéraire marque un cap. Avant les années 90, dans le genre policier, très prisé sur l'île, les bons étaient révolutionnaires, les méchants de la racaille des bas-fonds. Avec Padura, les victimes

### Padura entre les lignes

1955 Naissance à La Havane.

1980 Diplômé de littérature hispano-américaine, il débute une carrière de journaliste.

1991 L'enquêteur Mario Conde entre en scène pour la première fois dans « Passé parfait ».

2001 Parution d'« Adios Hemingway », dans lequel, en fan, comme Mario Conde, de « Papa », il mêle son univers à celui du polar.

2002 A la croisée de l'Histoire et du polar, « Le palmier et l'étoile » tourne autour de la disparition du poète José María de Heredia.

peuvent être de hauts fonctionnaires, des étudiants ou des travestis. Le crime touche toutes les strates de la société, ce qui n'est pas forcément du goût de tous. Les romans de Padura sont d'abord publiés hors de l'île: l'écrivain déjoue la censure en publiant en Espagne, puis, grâce à une licence spéciale, réimprime à Cuba, pour un tarif subventionné, ce qui permet aux Cubains d'y avoir accès – le prix d'un roman correspond au revenu mensuel moyen d'un Cubain.

Lire Padura est donc permis depuis les années 90. Preuve que le dégel intellectuel est amorcé. Et ce jusqu'à cette année, avec le huitième opus de la série, le « plus critique » à l'égard de Cuba, de l'aveu même de l'écrivain. « Hérétiques » croise habilement deux genres. D'une part, une enquête de Conde, avec ce ton caractéristique, léger quoique teinté de fatalisme et de mélancolie. De l'autre, un sujet grave, sur toile de fond historique, qui rappelle la veine qu'avait creusée l'écri-

vain dans le roman qui a tant contribué à divulguer son œuvre, « L'homme qui aimait les chiens » (2011). Dans ce livre, il suivait, de l'Espagne au Mexique en passant par Cuba, les entrelacs des destins de Léon Trotsky et de son assassin, Ramon Mercader. Tandis que dans « Hérétiques », trois époques se croisent. La première est contemporaine, Conde se trouvant sur la piste d'un Rembrandt disparu, embarqué sur un paquebot en 1939 à Hambourg. Le « Saint Louis » emporte les juifs qui fuient le régime nazi vers une prétendue terre promise: La Havane. C'est la deuxième époque: « Cuba n'est pas une dictature », comme dirait Mélenchon, mais l'accueil qu'on leur réserve n'a rien

« Candito avait abandonné ses activités mouvementées – patron d'un bar clandestin, fabricant de chaussures avec des matériaux volés, gérant d'une pompe à essence clandestine. » (« Hérétiques »)

« Bordé de rues pleines de nids-de-poule et de trottoirs défoncés, le local de la station-service s'était transformé en cafétéria et vendait sa mangeaille en CUC, la fuyante devise cubaine si convoitée. » (« Hérétiques »)



« D'où tu sors le putain de fric pour te balader avec les Converse que t'as aux pieds et avec ce smartphone BlackBerry qui ici, à Cuba, te sert à que dalle ? » (« Hérétiques »)

de paradisiaque. Dans ce « jeu pervers », ils repartiront, chassés vers l'Allemagne et une mort certaine. Le Rembrandt, dont on va suivre la conception (troisième époque), ne repart pas, lui. Il réapparaît en 2008, lors d'une vente aux enchères à Londres, où... Et Padura de brandir cette toile comme le révélateur des différentes formes d'oppression qui étranglent toute

JULIEN FAURE

société, depuis la Hollande du XVII<sup>e</sup> siècle, dans laquelle un jeune juif de l'atelier de Rembrandt veut apprendre à peindre malgré les conventions, jusqu'à Cuba, au communisme tropical. C'est ce que Padura, rencontré à Paris il y a quelques mois, nous confiait en ces termes : « Je voulais voir comment, à travers l'Histoire, l'homme a toujours fait face, encore et encore, aux mêmes restrictions de sa liberté individuelle sous la pression de la société. »

Coup du sort, le 17 décembre, quelques semaines après cet entretien, Barack Obama et Raul Castro annonçaient la fin de l'embargo. Lucia, l'épouse de Padura, comme il nous l'a raconté, a pleuré. Pleuré son père, qu'elle n'a jamais connu et qui a émigré aux États-Unis. Quant à la mère de Padura, comme bien des Cubains, elle impute ce « miracle » à saint Lazare, que l'on fêtait ce jour-là. Une nouvelle révolution s'amorce-t-elle pour Cuba ? « Le premier défi sera de faire face à la vague de touristes américains qui vont arriver sur une île qui n'est pas prête à les recevoir », tempère l'écrivain, qui ajoute : « Et puis, d'autres défis et pièges viendront ensuite en leur temps, parce que l'Amérique est un pays grand et riche et Cuba demeure une île petite et pauvre... » Moins depuis qu'elle a Padura, quand même ? ■

« Hérétiques », traduit de l'espagnol par Elena Zayas (Métailié, 604 p., 23 €).

« L'homme qui aimait les chiens » (Points, 816 p., 9 €).

« Adios Hemingway » (Points, 192 p., 6,6 €).

**Passe-temps.** Dans les rues de La Havane. Padura est le père du polar social cubain. Le crime n'est plus l'apanage des bas-fonds.